

A photograph of a man in military-style clothing, including a brown cap, a green vest over a dark long-sleeved shirt, and camouflage pants, walking past a body lying on a dark asphalt road. The background shows a dry, mountainous landscape under a clear blue sky. The man is walking from left to right, and the body is lying on its back in the foreground, with its legs extended. The scene is lit by bright sunlight, casting long shadows.

**Danielle Laurin**

**PROMETS-MOI  
QUE TU  
REVIENDRAS  
VIVANT**

Ces reporters  
qui vont à la guerre

**Danielle Laurin**

PROMETS-MOI  
QUE TU  
REVIENDRAS  
VIVANT

Ces reporters  
qui vont à la guerre

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À toi  
À nos enfants*

*En mémoire de tous les reporters de guerre  
tués sur le terrain*

## CHAPITRE 1

### Moi, femme de soldat

Nous sommes sur le balcon. Côte à côte. Face au fleuve. C'est le soir après le souper, le vent se lève. Nous sommes dans deux mondes séparés.

Tu t'apprêtes à partir pour l'Afghanistan, je suis celle qui reste. Avec les enfants. Tu es déjà là-bas dans ta tête, dans tes yeux. Tes yeux comme fous, je trouve.

Je ne te reconnais plus. Je ne te comprends pas. Tu m'échappes complètement. Ça me tombe dessus : qui es-tu ? Qui est cet étranger, sur le balcon, à côté de moi ?

Nous avons tout laissé en plan. La table, dans le solarium, couverte de vaisselle sale. Les paniers de vêtements propres, à plier. Les comptes en retard, à payer. Et ta mère. Ta mère, inquiète, le souffle court sur le répondeur, que tu devais rappeler.

Il n'y a plus de lait dans le frigo, plus de jambon pour le lunch des enfants demain midi. Je débarque à peine de Paris, je suis en plein décalage, j'ai un article à rendre demain matin, je n'ai rien écrit. Je ne sais plus où j'en suis.

Après le déjeuner, demain, tu seras parti.

C'est irrévocable, irréversible, ta décision est prise. Tu as obtenu ton visa, tu as reçu les vaccins qu'il te faut, les médicaments au cas où. Tu as le téléphone satellite, les deux magnétos, la nourriture en sachet, l'insecticide, les vêtements spéciaux qui sèchent vite. Et le gilet pare-balles.

Les enfants sont dans le salon. Ils devraient faire leurs devoirs; ils jouent au Nintendo. Ou font semblant. Ils sentent que l'heure est grave. Ils le savent.

Je devrais éteindre la télé, jouer mon rôle de mère. Leur dire d'aller se brosser les dents. Je devrais les rassurer, juste leur parler.

Je devrais leur raconter une histoire, peut-être. Une histoire inventée, comme lorsqu'ils étaient petits, tout petits. Une histoire triste au début, mais qui finit bien.

Je ne peux pas, je suis paralysée.

Je suis pleine de questions, pleine de doutes. Pleine de rage. J'ai envie de me jeter sur toi, de te rouer de coups, de te mordre jusqu'au sang. J'ai envie de pleurer, envie que tu me prennes dans tes bras. Je voudrais te caresser la joue. Tout ça en même temps.

Je ne bouge pas. Je ne parle pas. Toi non plus. Tu ne flancheras pas. Et je refuse d'abdiquer. C'est plus fort que moi. Je n'en démords pas. J'ai peur. Peur que tu meures. Là-bas. En Afghanistan.

Je suis vidée de mon air, de mon sang. On dirait qu'un tank m'est passé dessus. Qu'il m'a broyé le cœur, les tripes, le corps tout entier. Plus rien n'a de réalité, de contour, d'épaisseur.

Il n'y a que la peur. Obsédante, effrayante. Je ferme les yeux, je la vois. C'est *Apocalypse Now*, à l'intérieur de moi. Une embuscade au tournant, et c'est fini, tu n'existes plus. Une bombe explose, et tu es là, tu voles en éclats.

Ta chair déchiquetée. Des morceaux de toi partout, par milliers.

C'est comme une bande qui défile. Ça n'arrête pas. Je voudrais être une fée. Je voudrais être Ma sorcière bien-aimée. Je voudrais être Dieu. T'arracher à ta folie. Je t'enfermerais dans une camisole de force, si je le pouvais.

Je voudrais tout effacer. Cacher ton passeport. Vider ton sac à dos. Détruire ton gilet pare-balles. Mettre le feu à tes affaires. Annuler le taxi pour l'aéroport demain matin. Annuler tout. Les semaines, le mois à venir. Peut-être plus...

On ne sait pas. On ne sait pas quand tu reviendras. On ne sait pas si tu reviendras. Ni dans quel état. On ne sait rien, à ce moment-là. Personne ne peut prédire ce qui va se passer.

Nous sommes en octobre 2001. Tout peut arriver, depuis que les tours du World Trade Center sont tombées, à New York. Tout peut arriver depuis le 11 septembre 2001.

Ce jour-là, à la télé, les mêmes images d'épouvante répétées. Cette proximité, tout à coup. L'impression que ça se passait dans notre cour. L'impression que tout s'écroulait autour.

J'étais seule, avec les enfants. Qui demandaient, le regard halluciné, si la Troisième Guerre mondiale venait de commencer. Qui demandaient, à répétition, quand tu rentrerais à la maison.

Tu étais en Afrique du Sud, en reportage. Une conférence internationale contre le racisme, à Durban. Et des histoires de camps de personnes déplacées par l'ANC, à Johannesburg.

Tu devais reprendre l'avion pour Montréal, via New York, ce jour-là. Le 11 septembre 2001. Le trafic aérien était bloqué. Je ne savais pas, tu ne savais pas quand tu rentrerais : c'était le chaos, la panique générale.

Quelques jours plus tard, tu as posé ton sac à dos dans le salon, tu étais là de nouveau. Tu nous as serrés dans tes bras tous les trois. Tu as retrouvé tes repères. Puis, tes collègues du bureau. Et tout ce qui t'ennuyait. Tu parlais de repartir. Déjà.

Avant l'Afrique du Sud, il y avait eu l'Asie, la Russie, le Kosovo, Haïti... Il y avait eu du danger, parfois, de la violence.

Mais ça ne comptait pas. Ça ne compte plus, on dirait, pour toi. C'était comme un entraînement. Un seuil minimum, un test. Il faut aller de l'avant.

Nous y voilà.

Demain, tu mets le cap sur le pays vers lequel tous les yeux sont tournés en ce moment. Là où on fait la chasse aux talibans et à Al-Qaïda, à coups de B-52. Là où se terre Oussama ben Laden, prétendument. Tu t'envoles pour l'endroit le plus *hot* de la planète, le plus dangereux, actuellement.

Je me secoue, il le faut, j'ouvre les yeux. J'aperçois le grand héron, en bas, au bord du fleuve. Silhouette préhistorique, incongrue. Il attend patiemment sa proie. Il se penche, et *tac*. Ça frétille au bout de son bec. Puis dans son cou.

Je vois la vie qui se débat, comme dans un long tunnel. Sans issue. Je vois noir, je vois rouge. Je crie, j'éclate, je vocifère. Une vraie chipie, une langue de vipère.

Tu n'as pas le droit de me faire ça. Pourquoi vas-tu risquer ta vie? Qu'est-ce que tu cherches, qu'est-ce que tu fuis? Qu'est-ce que tu veux prouver? À qui?

Tu veux jouer au héros? Témoigner, informer, c'est ton métier, oui. Mais à quel prix? C'est beau en théorie. Il faut des journalistes sur le terrain en Afghanistan, d'accord. Mais pourquoi toi, précisément?

Je déteste cette lueur de défi dans tes yeux. Cette façon de te croire invincible, immortel. Je vois bien que ça t'excite. Que tu baves à l'idée d'être là où ça se passe, où ça chauffe, où ça pète.

Ne me répète pas que tu seras prudent. Arrête. Cesse de dire que tu ne prendras aucun risque inutile. Qu'est-ce que ça veut dire, un risque utile? Et les enfants? Et moi? Je me sens comme une femme de soldat.

Un mur de béton armé, entre nous, ce soir, sur le balcon. Un mur comme il n'y en a jamais eu. Notre premier baiser sur le mont Royal remonte à vingt-huit ans. On s'est connus à seize ans. Tu voulais être journaliste, déjà.

Il y a eu des crises, des heurts, des non-dits, des remises en question. Mais jusqu'ici, j'avais de l'admiration pour toi, du

respect pour tes choix. Jusqu'ici, je trouvais que tu étais un bon père, le meilleur père qui soit pour mes enfants. Ça ne tient plus.

Je trouve que tu ne penses qu'à toi, que tu te défiles devant ton rôle, tes responsabilités de père. Est-ce que j'exagère? Je me dis que tu ne m'aimes plus. Ou pas assez. C'est pareil. C'est fini.

Quelque chose vient de se briser, on ne pourra plus revenir en arrière, c'est ce que je crois.

Je ne sais pas que ce n'est que le début. Le début d'autre chose. Le début de ta nouvelle vie. Et de la mienne, par conséquent. J'ignore que tu vas repartir en Afghanistan. Trois mois plus tard. Juste après la chute des talibans.

Tu ne travailleras pas seul, mais avec un journaliste anglophone de CBC. Vous serez deux, deux reporters, en tandem. Comme si cela faisait une différence, à mes yeux.

Vous irez à Kandahar juste après sa chute. La zone la plus dangereuse du pays. Routes piégées, imprévisibles. Vous vous déplacerez en convois. Les chauffeurs indigènes conduiront comme des malades, la pédale au plancher, tout en palabrant et en se versant du thé.

La maison que vous aurez louée avec d'autres journalistes occidentaux sera gardée. Par des hommes armés. Des combattants talibans réformés, maintenant à la solde des Américains.

Tu ne sauras pas jusqu'à quel point tu peux faire confiance à ces hommes-là, qui ont retourné leur veste. Tu les entendras rire, la nuit. S'éclater, se soûler enfin, loin des mollahs. Et tirer des coups de feu en l'air, pour rien.

Tu ne me diras rien de tout ça, quand tu appelleras pour me donner des nouvelles, très brièvement : les communications seront compliquées, le téléphone satellite coûtera affreusement cher. Tu ne voudras pas m'inquiéter.

C'est plus tard que j'apprendrai les dessous de ton deuxième séjour là-bas, que je mesurerai l'ampleur de tes non-dits. Bien après ton retour. Quand tu te laisseras aller, par à-coups, autour d'un bon repas et d'un verre de vin entre amis. Alors que le danger sera loin, derrière.

Au téléphone, tu me diras que tout va bien, tout va bien ma chérie, et bla-bla-bla. Quand je demanderai des détails, parlerai des images de pagaille montrées à la télé, tu diras que c'est pire vu de loin. Et tu changeras vite de sujet.

Vite, tu demanderas comment je vais, moi. Et comment vont les enfants, et tes parents... Tu diras un mot ou deux aux enfants, qui trépigneront à côté de moi. Le seul fait d'entendre ta voix leur fera du bien. Même chose pour moi.

Le reste du temps, je me contenterai de la radio. Je guetterai le moment de tes interventions. J'essaierai de détecter quand c'est enregistré (ça ne voudra rien dire) et quand c'est en direct (ça voudra dire que tu es vivant).

Le matin, au déjeuner, le visage des enfants s'éclairera quand ils reconnaîtront ta voix aux informations : chut, c'est papa. Le téléphone sonnera tout de suite après. Ta mère. Elle t'aura entendu à la radio, ton père aussi, bien sûr.

Toutes les radios dans la maison seront allumées, en permanence. Au cas où. À chaque heure de la journée, dans mon bureau, quand j'entendrai le signal du bulletin de nouvelles, je quitterai des yeux mon écran d'ordinateur, je monterai le son. Et je fixerai par la fenêtre le fleuve gelé que le grand héron aura déserté.

Certains jours, aucun signe de toi, rien. Je ne saurai rien de ce qui t'arrive depuis trop longtemps déjà, quand la nouvelle tombera à la radio : un journaliste occidental vient d'être enlevé à Karachi, au Pakistan. Daniel Pearl. Correspondant pour le *Wall Street Journal*. Il enquêtait sur les liens entre des mouvements islamistes du Pakistan et les réseaux d'Al-Qaïda.

Le téléphone n'arrêtera pas de sonner, ce jour-là. Ce ne sera jamais toi. Nos amis journalistes me tiendront au courant des derniers développements. Ta mère me demandera avec une petite voix si Karachi, c'est proche de Kandahar. Ma mère me demandera trois fois dans la journée si elle peut faire quelque chose pour moi.

J'essaierai de terminer mon papier sur Tonino Benacquista, de préparer mon entrevue avec Marc Lévy. Je trouverai ça

futile, vain. Je n'aurai plus envie de rien. Je voudrai juste entendre ta voix, là, maintenant.

Un mois plus tard, aux nouvelles, confirmation officielle : Daniel Pearl, trente-huit ans, né aux États-Unis dans une famille juive, a été décapité. Son assassinat a été filmé par ses tortionnaires islamistes.

J'oserai à peine imaginer ce que ressent sa veuve, Mariane Pearl, enceinte de leur premier enfant. Quand je lirai son livre, ensuite, *Un cœur invaincu*, j'apprendrai que, sur le coup, elle a voulu mourir. Mais qu'elle a décidé de se battre. Pour son enfant, pour l'avenir de l'humanité.

Qu'est-ce que j'aurais fait, à sa place ? Cette question continue de me hanter.

Tu iras en Irak. Peu après la chute de Bagdad, en 2003. Période de changements, d'espoir. Poches de résistance, aussi. Résistance sunnite, fidèle à Saddam Hussein, que les Américains combattent. Ça tirera de partout, la nuit.

Les enlèvements de journalistes seront de plus en plus fréquents. Mais rien, pas même les cinq mois et demi de captivité de la journaliste française Florence Aubenas dans une cave irakienne en 2005, ne te détournera de l'idée que ton métier, c'est d'être là à tout prix, pour témoigner, informer.

Tu retourneras en Afghanistan, encore et encore. En septembre 2004, période de haute tension, tu seras hébergé un temps par une organisation humanitaire, à Kandahar. Tu te déplaceras en convoi. Certaines routes que vous emprunterez seront bombardées peu après votre passage.

«J'avais l'impression qu'on s'était juste bien fauflés», me confieras-tu, plus tard. Bien plus tard. En juillet 2008.

Nous serons en auto tous les deux, nous reviendrons de New York. La veille, nous aurons passé la soirée avec David Rieff, fils de l'écrivaine Susan Sontag et journaliste spécialisé dans les conflits internationaux, qui a couvert plusieurs guerres. À commencer par celle de Bosnie, où il a failli perdre la vie.

Dans l'auto, tu me raconteras que cette fois-là, en 2004, en Afghanistan, tu as eu la peur de ta vie. Non pas à cause de la guerre, des bombardements. Pas directement, en tout cas.

Tu reverras tout. Le petit avion désuet te ramenant vers Kaboul. Le train d'atterrissage défectueux. Le survol de Kaboul, pendant une heure. Puis la descente et l'atterrissage en catastrophe.

«Je regardais les gens autour, blancs comme des draps, personne ne savait si on allait faire un crash», lâcheras-tu, les yeux fixés sur la route. Et une main sur la bouche, comme si tu craignais d'en avoir trop dit, tout à coup.

En 2006, tu passeras un mois à Kaboul, Hérat et Kandahar. Quatre soldats canadiens seront tués à côté de Kandahar le jour de ton arrivée. Tu arpenteras les rues de la ville, vêtu de vêtements traditionnels, tête couverte, discret.

Tu refuseras d'être *embedded*, intégré avec l'armée. Tu voudras garder ta marge de manœuvre. Mais tu suivras dans leurs déplacements des soldats canadiens intégrés aux équipes de reconstruction.

Les écoles, les ponts reconstruits seront aussitôt détruits. Les attentats contre les soldats, contre les organisations humanitaires, contre la population, contre tout le monde et n'importe qui, continueront de se multiplier.

La question qui se posera, alors, chez nous, au Canada, et ailleurs en Occident, la même qui t'amènera en Afghanistan, pour la quatrième fois : la reconstruction vaut-elle le coup, ou non ?

La question que, moi, je ne cesserai de me poser : les risques que tu cours là-bas valent-ils vraiment le coup ?

Il y aura une partie de toi restée au loin à chaque retour. Il y aura un décalage. Décalage par rapport à moi, à nous, à tout. Par rapport à la vie de tous les jours, la vie facile dans un pays riche qui n'a jamais connu la guerre.

Il y aura ton agressivité, tes colères. Contre l'injustice, la misère. Contre notre inconscience à tous, notre consommation

scandaleuse, notre égocentrisme, notre futilité. Contre les exigences de nos enfants gâtés pourris, contre les céréales sucrées que j'oserai acheter au supermarché, contre les fêtes de famille obligées.

Il y aura ton ras-le-bol généralisé. Que je recevrai en pleine figure. À tout moment dans la journée.

Il y aura tes longs silences. Ton sommeil agité. Ton épuisement, tout à coup. Et ton désir de repartir à nouveau, l'adrénaline au plafond. Il y aura ça, comme message, constamment : la vraie vie est ailleurs.

Il y aura le Congo, le Kivu, ta série de reportages dans les zones tenues par des rebelles, les Mai-Mai, près du Rwanda. Et un vieil avion, encore là. Qui zigzaguera dans le ciel, tandis que tu essaieras de contrôler tes tremblements sur la petite chaise en plastique brinquebalante qui t'aura été allouée en cabine.

Il y aura l'Indonésie, en plein tsunami. Puis l'Indonésie un an après, ton interview clandestine dans la jungle, avec des factions armées. Il y aura le Soudan, la guerre du Darfour, deux fois plutôt qu'une, les camps de déplacés, l'armée africaine débordée, dépassée, les prises d'otages, l'anarchie.

Quoi d'autre ? Tu ne voudras rien manquer.

Il y aura mes crises de larmes, subites, incontrôlées, quand tu seras sur le terrain. Ça m'arrivera n'importe où, même en public, dans les restos. Même ma grande amie ne me comprendra plus.

Elle croira que c'est le fait que tu partes qui me met dans cet état. Que c'est le fait que tu places ta carrière au premier plan, avant moi, avant les enfants. S'il n'y avait que ça...

Elle croira que c'est une histoire de compétition, entre toi et moi. Une question d'orgueil. Un bras de fer, où tu es le vainqueur. Elle croira que je t'envie, que je suis jalouse.

Jalouse de quoi ?

J'ai peur que tu meures. Qui peut comprendre ça ? Pas elle, pas toi. Personne, on dirait. Sauf ma mère, peut-être. Et la tienne, bien sûr : c'est son fils à elle qui risque sa vie.

Le 11 novembre 2001, une journaliste française survivra à un attentat taliban. Mais trois autres journalistes occidentaux mourront dans l'embuscade.

Le 19 novembre 2001, quatre journalistes occidentaux seront dévalisés et tués sur une route au milieu de nulle part, toujours en Afghanistan.

En 2003, deux cameramen occidentaux perdront la vie, en Irak, cette fois.

En 2005, un journaliste télé de Radio-Canada et son caméraman frôleront la mort. Le véhicule blindé de l'armée canadienne dans lequel ils se trouveront roulera sur une mine et sera soufflé. Deux soldats canadiens et l'interprète afghan perdront la vie dans l'attentat. Le journaliste s'en sortira avec quelques éraflures à peine, mais le caméraman sera amputé d'une jambe.

En 2006, un caméraman et un preneur de son de la chaîne américaine CBS perdront la vie dans un attentat-suicide, à Bagdad. La journaliste présente à leurs côtés, grièvement blessée, échappera de justesse à la mort.

En 2008, un photographe de presse américain sera enlevé, avec son interprète, en Irak. Il sera ligoté, la tête recouverte d'un sac. Et sera libéré deux mois plus tard, par hasard.

Toujours en 2008, une journaliste du réseau anglais de Radio-Canada sera enlevée dans la banlieue de Kaboul. Elle sera libérée vingt-huit jours plus tard.

En 2009, une journaliste canadienne et un photographe australien seront enlevés par un groupe rebelle en Somalie. Ils seront relâchés au bout de quinze mois.

À la fin de cette année-là, une journaliste canadienne mourra alors que le char de l'armée canadienne où elle se sera engouffrée roulera sur une mine, en Afghanistan.

Le 9 janvier 2010, un journaliste britannique perdra la vie alors que le blindé de l'armée américaine où il aura pris place sera victime d'une mine artisanale, en Afghanistan.

Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste ?

Cette question, qu'on a posée un jour au grand reporter de guerre polonais Ryszard Kapuscinski, qui, en près de

soixante-quinze années de vie, a couvert d'innombrables guerres, je te la poserai cent fois.

Je la poserai à d'autres journalistes. Qui prennent des risques, comme toi. Dont c'est le mode de vie. Une raison d'être. Ou pas. Je voudrai comprendre ce qui les pousse, comme toi, à se mettre en situation de danger.

Je voudrai te comprendre, toi, à travers eux. Voir les choses de leur point de vue, pour me rapprocher de toi.

Je n'en suis pas encore là.

Ce soir, sur le balcon, face au fleuve, je viens de basculer pour la première fois de ma vie dans la terreur de te perdre sur un champ de bataille. Je suis loin d'imaginer que tu vas devenir un habitué des reportages en zone à risque. Et que je ne m'y ferai jamais.

Jamais.

Demain matin, comme avant chacun de tes départs à venir, je m'agripperais à toi. Tu me serreras trop fort dans tes bras. J'écouterai le pouls de ton cœur en accéléré. Le taxi klaxonnera dans l'entrée.

Tu prendras ton sac à dos au ralenti, sans me regarder, tu te mordras la joue. Je ne voudrai pas pleurer, pas avant que tu sois dans le taxi. Sur le pas de la porte, tu te retourneras une dernière fois. Je planterai mes yeux dans les tiens. Et je dirai la seule chose qu'il reste à dire dans ces cas-là.

Promets-moi que tu reviendras. Vivant.